

Hommages à Antoine Emaz

un dossier préparé par Ludovic Degroote et Florence Trocmé



photo Michel Durigneux

A la suite de la disparition d'Antoine Emaz le 3 mars 2019, Florence Trocmé et Ludovic Degroote ont souhaité rassembler des témoignages autour de lui et de son œuvre.

Table des matières

Il est possible de cliquer sur les noms pour aller directement à chaque contribution

Ludovic Degroote	4
Isabelle Baladine Howald	5
Jean-Louis Giovannoni.....	6
Monique Tello.....	7
Roger Lahu	8
Jacques Lèbre	9
Ariane Dreyfus.....	10
Jean-Pascal Dubost	12
James Sacré.....	13
Alexis Pelletier.....	14
Jacques Ancet.....	15
Bruno Krebs.....	16
Gérard Cartier.....	17
Michel Collot.....	18
Pierre Manuel	19
Tristan Hordé.....	20
Djamel Meskache	21
Matthieu Gosztola.....	22
Geneviève Peigné et Jean-François Seron	23
Jacques Morin	24
Louis Dubost	25
Marie Alloy	26
Gérard Titus-Carmel.....	27
Serge Ritman	28
Anne Malaprade.....	29
Jean-Patrice Courtois	30
Jacques Josse	31
Albane Gellé.....	32
Béatrice Bonhomme	33
Valérie Rouzeau	34
Françoise Lalot	35
Christian Vogels.....	36
Régis Lefort.....	37
Yves Jouan.....	38

Emmanuel Laugier.....	39
Antonio Rodriguez.....	40
Jean-Pierre Sintive	41
Etienne Faure.....	42
Michel Durigneux.....	43
Antoine Bertot.....	44
Didier Cahen.....	45
Thierry Guichard.....	46
Dominique Rabaté	47
Bernard Bretonnière.....	48
Jean Gabriel Cosculluela.....	49
Gérard Noiret	51
Martin Rueff.....	52
Marik Froidefond	53
Lionel Destremau.....	54
Florence Trocmé.....	55

Ludovic Degroote

Liminaire

Antoine Emaz a tenu – non, tient et tiendra une place majeure dans la poésie de ces trente dernières années, non seulement à cause de son œuvre poétique, radicale au sens où elle ne cédait à rien d'autre que sa nécessité, ce qui la rendait immédiatement reconnaissable, qu'elle cogne contre un mur de réel ou laisse infuser dans le calme d'un jardin de quoi s'apaiser, mais aussi à cause du rôle qu'il aura joué, sans y projeter d'ambition, dans le champ poétique. On peut penser à ses livres de notes, qui témoignent du rôle central qu'occupait - avec sa famille - la poésie dans sa vie, à la dette utile qu'il reconnaissait envers des aînés – Baudelaire, Reverdy, du Bouchet –, ainsi qu'aux innombrables notes qu'il a commises sur les livres de ses contemporains, confirmés ou novices. On peut aussi penser à la présidence de la commission poésie au CNL par exemple, à la participation active à la revue *N 4728* (ensuite *N 47*) ou à d'autres lieux éditoriaux ; une revue était à ses yeux, au même titre qu'une maison d'édition, un espace à défendre et soutenir ; il aura fait, discrètement, l'un et l'autre. Soulignons également l'accompagnement silencieux de très nombreux poètes, souvent débutants - certains aujourd'hui reconnus -, dont il a guidé le travail et qu'il aidait de diverses manières. Ce solitaire pudique et généreux, joyeux et désintéressé, était fidèle en amitié, nous sommes nombreux à pouvoir en attester. La maladie, qu'il a affrontée avec un courage obstiné, à l'image de son caractère, ne l'a jamais éloigné de la poésie : il la vivait comme une éthique.

Ludovic Degroote

Isabelle Baladine Howald

Antoine - Doisnel

Je regarde juste [cette photo](#) d'Antoine Emaz que publie *Poezibao*.

Je vais juste écrire sur cette photo.

Elle est en noir et blanc, son visage donné, rien n'est dissimulé, l'enfance hante encore le visage, la mèche un peu désordonnée, le regard grave, avec sur les lèvres, peut-être, une ironie très douce, très légère.

On dirait une photo des années 60.

« Antoine » est comme surpris par l'âge, il s'est mis à lire depuis longtemps (les autres) et à écrire cette poésie rase.

Cette photo est le portrait de quelqu'un qui n'a rien à exprimer d'autre que sa présence, elle est simple, elle n'est qu'ouverture et droiture.

Je ne sais pas pourquoi cette mèche rebelle me touche tellement.

Je crois qu'elle me rappelle une photo d'Antoine Doisnel, le personnage fétiche de Truffaut joué par Jean-Pierre Léaud, en plein mouvement, ses cheveux dans le vent.

Il faut laisser dans le vent les cheveux des enfants qui s'appellent Antoine.

« Il n'y a plus beaucoup à parler » dit-il, nous regardant.

Isabelle Baladine Howald

Jean-Louis Giovannoni

« Ce qui est »

Ce qui caractérise la poésie d'Antoine Emaz et toute sa personne, c'est le courage. Le courage de regarder en face, sans se leurrer et sans emphase, ce qui l'entourait et ce avec quoi il vivait : personnes, objets, paysages, atmosphère... Regard d'une attention soutenue et d'une rigueur implacable.

Antoine Emaz ne se leurrerait pas avec les mots, il les voulait au plus près de leur concrétude, épurés à l'extrême jusqu'à l'os pourrait-on dire. Sa poésie n'en est pas moins fourmillante, vivante et chaleureuse. Peut-être parce que ses poèmes ont cette faculté de nous embarquer vers ce qu'on ne veut pas voir et qui pourtant nous constitue ?

Sa poésie accompagne. La seule chose qu'elle demande, c'est qu'on la lise avec une lenteur attentive. Antoine prenait aussi tout son temps, lorsqu'il s'entretenait avec quelqu'un. Peut-être pour que les mots échangés déposent en nous, infusent ? C'est ainsi que je continuerai de m'entretenir avec toi.

Jean-Louis Giovannoni

7 mars 2019

Monique Tello

Quelques mots pour Antoine :

Obstinément peindre, Penser (un peu) voir, après les fleurs sont les titres de textes écrits par Antoine Emaz. Mots essentiels, sa poésie accompagne mon travail de peintre et graveur de 2004 à 2018. Nos échanges étaient toujours simples pour pousser _notre ciel plus loin_

Monique Tello

8 mars 2019

Roger Lahu

Bien s'entendre

« On » était pères ça comptait nos gosses on s'en parlait

« On » était profs « on » faisait ce taf de notre mieux en ahanant et râlant souvent

« On » préférait le vin rouge à d'autres breuvages

« On » fumait avec une ferveur déconseillée par les Autorités

Parfois « on » papotait « poésie » (sans en faire une affaire d'importance) (ni plus ni moins importante que les autres affaires de la vie)

Bref « on » s'entendait bien

« J'espère que tu vas bien dans cet hiver qui colle, mais les jours rallongent et il y a trois fleurs au camélia du jardin. Ça aide » (dernier mail d'Antoine février 2019)

Roger Lahu

7 mars 2019

Jacques Lèbre

« Les poètes comme des êtres de faïence ou de verre ; ils sont très solides tant qu'ils ne tombent pas. » (*Lichen, encore*).

Je me souviens d'une signature d'Antoine sur le stand de *Rebaults* au Marché de la poésie, c'était pour *Planche* en juin 2016. Cela avait duré bien plus d'une heure ! Le temps passait et il y avait toujours quelqu'un qui attendait son tour, le livre à la main. En face, sur le stand Gallimard, ils écarquillaient les yeux : quel pouvait être le poète qui avait une telle notoriété ? Mais c'est qu'Antoine était attentif envers chacun, chaque fois il était dans la tension de l'écoute et cela se voyait sur son visage, c'est aussi pour cela que ça s'éternisait. Lorsque ce fut fini, et il l'a dit, cela l'avait fatigué. La fatigue est un thème qui court le long de tous ses recueils, elle est une conséquence de cette tension. Si on lit cette note dans le dossier que lui consacrait la revue *Europe* en mars 2015 : « Ce besoin de silence, jusqu'à l'irritation de devoir parler. La journée finie, plus envie de rien sauf être seul, lentement. Laisser venir le calme [...]. Besoin que tout se taise pour retrouver je ne sais quoi de soi dans les débris. », alors on peut soupçonner qu'Antoine ne devait se détendre que seul, ou en famille, dans le jardin.

Antoine connaissait très bien la précarité de l'état poétique, il le disait dans *Planche* : « Ces moments étranges où le poème frôle ; on le sent non pas sous la main, mais à portée de main. Pourtant, si l'on essaie de le saisir, la main ne prend que du vide. C'est bizarre ; rien ne s'écrit, mais on a senti dans le corps la possibilité d'un poème, à ce moment-là. Et puis, ça s'éteint ; tout reprend son cours normal. » Dans ce même tome des *Carnets* il le disait aussi d'une façon encore plus radicale : « mais je ne suis pas une machine formatée pour produire des poèmes à qualité constante avec contrôle de calibre, de saveur et de texture en bout de tapis roulant. » Il ne lisait et ne signait pas par envie – de paraître. Il faisait juste (et bien évidemment par sympathie) son boulot vis-à-vis de l'éditeur qui lui devait vendre l'ouvrage, lectures et signature y aidaient. Ensuite, il devait être content de rentrer chez lui, Antoine : « On peut voyager ; certains vivent plus s'ils bougent, et ce n'est pas de l'agitation, ils sont nomades. J'ai besoin de rester, de retrouver, de me poser, de me re-poser et reposer. », lit-on encore dans *Planche*. Dans *Lichen, encore* il écrivait : « Mon lien avec la nature est différent, peut-être un avatar du romantisme, certainement l'expérience d'une sociabilité difficile et d'un apaisement dans la relation au végétal. » Cela me fait penser aux enfants qui trépignent d'envie d'aller dehors quand la table familiale dure trop longtemps. Besoin d'air. Cet air, Antoine le trouvait aussi au bord de la mer, à Pornichet, un havre. Je voudrai juste m'arrêter sur la dernière plaquette publiée aux éditions le phare du cousseix au printemps 2018. On sait ce qu'Antoine Emaz doit à Reverdy et à André du Bouchet. Mais dans *Prises de mer*, je crois qu'il s'acquitte d'une dette envers Philippe Jaccottet, dans ce souci d'une description juste, mais qui ouvre toujours sur autre chose : « Courbes longues, et surtout molles, même pour des vagues. Leur peu de bruit. Elles ne claquent pas mais se défont plutôt en une frange de mousse qui s'aplatit sur elle-même et se répand, vite plane, dans un glissement presque lisse sauf au bord où ça murmure encore, doucement. Peut-être ce qui domine le matin : la douceur. Et quelque chose de nonchalant, une énergie comme résiduelle plus que retenue. » Dans *Planche*, les pages 36, 37, 38, 39 et 40 sont sur Philippe Jaccottet, Antoine y dit à la fois ses réticences et ses points d'accord et c'était là son honnêteté foncière. Il avait une focale d'une grande ouverture. Un homme de cette honnêteté, envers soi-même et envers les autres (mais ça va ensemble) cela ne se rencontre pas tous les jours dans une vie. Avec sa disparition, autant dans le domaine que dans le milieu poétique, je sens se creuser un immense vide.

Jacques Lèbre

8 mars 2013

Ariane Dreyfus

Antoine était impressionnant et il ne m'intimidait pas. À chaque fois que je le voyais je lui en étais reconnaissante. Il m'impressionnait parce qu'il était infatigable de poésie. Non qu'il fût de ceux qui regardent de haut les activités ordinaires de la vie, bien au contraire, il avait fait de la poésie une activité journalière qui avec d'autres tissait sa vie d'homme. Dans ses carnets, et ses poèmes souvent, il est question aussi du boulot d'enseignant, constamment prenant jusqu'à la maladie, de la cuisine à laquelle penser quand on vit en famille, du jardin qui existe vraiment et qui mérite attention, du monde comme il va mal qui sans cesse alerte le cœur. En cela très loin de l'arrogance et du narcissisme machistes encore fréquents dans le milieu poétique et littéraire en général (chez lui au contraire beaucoup de délicatesse, d'attention à la singularité de chacun). Mais je n'ai jamais partagé avec lui, grâce à des lectures auxquelles nous étions invités ensemble, un repas ou un quai de gare sans qu'à un moment ou un autre il ne se mette à parler de poésie et toujours il devenait alors très sérieux et toujours je buvais ses paroles. Même si je ne fais pas partie des poètes qu'il a guidés avant qu'ils publient, pour moi aussi il était une boussole.

J'ai toujours pensé et ressenti que la poésie pouvait entraîner une forme de perte morale. Je pense qu'Antoine avait aussi cette certitude intérieure qu'un poète risque toujours de se payer de mots, de se contenter de l'apparence du poème. En tout cas, que ce soit par ses poèmes, ses carnets de notes, ses articles sur les autres poètes, il n'a jamais oublié que nous nous devons à nous-mêmes et aux autres de tenir une ligne morale. Que j'appellerai honnêteté. Honnêteté intellectuelle : lire vraiment ce et ceux dont on parle, ne pas se contenter du déjà lu, d'où la discipline qu'il avait de notes de lecture régulières sur les livres qui paraissent ; et honnêteté sensible : « *Un poème, c'est toujours de la langue sur une émotion qui rend muet*¹ », comme il a su s'y tenir ! Quand je découvrais une note qu'il me consacrait, jamais je n'appréhendais que mon livre fût mal lu. Non, ce que je craignais, c'est qu'en lisant ce qu'Antoine en disait, je comprenne que j'avais mal travaillé. Qu'on me comprenne bien : je ne le plaçais pas ainsi en censeur moral, lui qui nous libérait au contraire de la notion d'avant-garde comme surmoi ; il était plutôt un diapason et, oui, j'insiste, une boussole. D'autant plus (et comme ils sont nombreux les poètes qui pourraient dire comme moi !) qu'il avait la générosité de travailler à me connaître bien plus que je ne l'ai fait pour lui. Il était donc une boussole très sûre.

Et pourtant sa poésie n'est pas de celles vers qui je m'élançais. Elle a une dimension tragique que je n'ai pas souvent le courage d'approcher. Il est celui qui affronte le terrible de face, dénudé, aucune recherche de consolation, seulement tenir, par l'exigence et la persévérance. La première fois que je l'ai vu, il lisait ses poèmes. Je ne sais plus si je les connaissais déjà ou pas, mais c'est ce soir-là que je les ai compris et aimés, par l'implication âpre de sa voix. Impression qu'il descendait tout droit et tout seul au fond d'un puits, ou en remontait, ce qui n'est pas très différent. Ces poèmes devenaient si vrais !

Qu'on me comprenne bien : poésie tragique mais jamais doloriste. Qui se refuse autant à rêver qu'à dorloter ses plaies. Écrire avec l'angoisse qui transpire de soi, « corde » qui tire et le long de laquelle on tente, non de se hisser, mais de ne pas glisser. Pour cela que saisir d'autre ? Eh bien rien de grand ni de somptueux. Une branche : « *Il faut regarder longtemps une branche qui bouge un peu pour pouvoir écrire : la branche bouge un peu. Et que cela suffise. Cela peut paraître simple, ça l'est*² » ou quelques fleurs, puisque qu'« *un bouquet d'anémones bleues, posé sur la table est d'un bon recours, aussi* », bouquet qui clôt la réponse qu'il fit à Florence lui demandant ce qui l'aidait dans cette époque terrible, réponse qui ne me quitte plus, réponse essentielle³. Bouquet auquel il rend un hommage absolument sublime dans

¹ *Cambouis*, éd. Rehauts 2009.

² « Poème au calme », extrait de *Deux poèmes* dans le volume *Sauf*, Tarabuste, 2011, p.15.

³ Elle se trouve à la p.126 de ce dossier <https://poezibao.typepad.com/files/dossier-antoine-emaz.pdf>

cet extraordinaire poème, le dernier de *Limite*⁴, livre dont le titre dit bien où la maladie l'a conduit, anémones autour desquelles tout l'univers par le poème se met à tourner et l'on vit encore, même si on dérive sans fin dans le temps irrésistible. Je lui écrivis alors : « Impression qu'au bout du compte tu as trouvé une issue, incroyablement vaste et juste. Pour moi désormais il n'y a plus d'autres anémones que les tiennes, dont sont faites les voiles, celles d'un bateau ou autour d'un corps, ou de la mer outremer aussi, pour te faire entrer dans la nuit en même temps qu'elle t'en libère, tout est enfin si souple et uni. »

La dernière fois que je l'ai vu c'était l'été dernier, grâce aux Lectures sous l'Arbre des éditions Cheyne. Dans le gîte où nous étions logés nous avons pu partager une soirée et un petit déjeuner. Antoine était fatigué, bien sûr, mais cela ne l'a pas empêché de parler longuement de poésie avec nous, et encore une fois j'étais impressionnée par le sérieux qu'il y mettait, mais un sérieux détaché de la considération de sa propre personne. Il était si constamment réfléchi, même au travers des rires, et si peu imbu de lui-même, alliance si rare ! Il était là pour nous et bien sûr c'était inespéré, et qui remercier sinon lui ?

Antoine va manquer autant aux autres poètes qu'à la poésie elle-même. C'est très rare, vraiment très rare.

Ariane Dreyfus,

8 mars 2019

⁴ Ed. Tarabuste, 2016, p.170-171. Impossible d'en extraire quelques lignes, tant ce poème est un cheminement.

Jean-Pascal Dubost

Chère Florence,

Je ne pourrai pas honorer ta demande, et je le regrette bien ; du moins une étude-hommage m'est, me sera, dans l'immédiat, impossible. La tristesse est encore trop prégnante, trop à vif, et en conséquence, le délai m'est beaucoup beaucoup trop court, je te donnerais un truc bâclé, pas travaillé et pas assez au cœur des dizaines et dizaines de conversations avec Antoine. Antoine, que je connais depuis *Poème de la terre*, son premier recueil publié à La Bartavelle (1986), à une époque où il s'interrogeait sur la voie à prendre en matière d'écriture, Antoine avec qui nous vécûmes, Valérie (Rouzeau) et moi, au milieu des années 90, une nuit entière à boire du vin (chez Antoine et Sophie) et à échanger sur la poésie et l'écriture, qui reste une nuit pour moi initiatrice. J'ai trop de choses à ma charge en ce moment, et même si Antoine est une priorité, je n'arriverais pas à me concentrer avec la puissance d'estime que je lui voue.

Jeudi, le jour de son enterrement, j'ai fait le tour de Brocéliande pour trouver des anémones bleues, j'en ai trouvé chez une fleuriste à qui j'ai demandé "pas d'emballage, que du simple", les fleurs simplement entourées de raphia, puis suis allé dans la forêt auprès de mon arbre de vie (un hêtre solitaire et ancien rencontré au hasard de mes marches), avec *C'est* sous le bras, j'y ai déposé les anémones bleues à son pied, j'ai lu "Poème de la fin", puis quand j'ai eu terminé, ai murmuré "salut Antoine". J'ai écouté le silence majestueux de l'arbre, de la forêt, il y avait un peu de vent. J'ai pensé intensément à rien, juste pour être dans l'instant. Puis je suis rentré, sans larmes. Cet arbre de vie, où nous nous rendons régulièrement, Jessica et moi, avec nos chats, aura encore plus de sens pour moi.

Il y a bien les notes sur le vif dans mon Memento (mon carnet de bord), mais bof, trop, comment dire, sentimental.

"A la fin/qu'est-ce qu'on a donc à voir avec la vie/la mort".

Jean-Pascal Dubost

9 mars 2019

James Sacré

Les livres d'Antoine nous continuerons de les lire. Pour « mieux respirer ». Et sans doute que beaucoup de critiques littéraires continueront d'en parler pour essayer de mieux dire ce qu'est pour eux, pour nous tous, un poème. Un poème plutôt que la poésie, car c'est cet objet de langage et de vie qu'Antoine remet sans cesse sur le métier et dans sa vie depuis son premier livre. Des poèmes du « peu » a-t-on pu dire : il faudrait surtout parler de l'ampleur de ce « peu ».

Les livres d'Antoine sont toujours là, mais la présence de son visage, d'une main sur la table à la toile cirée changeante, active à servir le potage poireau pomme de terre ou à noircir les pages des *Carnets* ? son sourire ou son rire amicalement sarcastique à l'occasion, le visage si intensément tendu quand il lisait ?... tout cela nous manquera désormais.

Cette première lettre en 1987 suivie de tant d'autres et de nombreuses rencontres, l'amitié toujours prompte à répondre à l'envoi d'un livre, à les accueillir ces livres même quand, une fois, avec quelque réserve, une amitié généreuse et juste pour tant de livres comme on a pu le voir sur le site de *Poezibao*, tout cela ; les quelques jours où le voilà en Nouvelle Angleterre, avec Ron Padgett, pour fêter notre retraite, à David Ball et moi, les séances de travail et grands rires au comité d'entretien de la revue *Triages*, le cadeau d'une préface si sensible et pensée, des poèmes dans leur fraîcheur d'écriture qui me permettent d'en écrire d'autres en me donnant des mots, des rythmes... Si j'ai su accompagner son « énergie » de vivant ?... et un dernier brouillon écrit rue Tarin avant de le rencontrer chez lui ce quatorze février dernier : parler ensemble a permis que je le lui lise. J'allais lui envoyer le poème retravaillé : il ne résonnera plus que dans un épouvantable silence et pourtant, parce que je continue de le ressentir, dans le bonheur de son attentive amitié. Lire et relire, accompagner des livres... mais si la main qui les écrivait nous accompagne encore ?

James Sacré

9 mars 2019

Alexis Pelletier

À Antoine Emaz

Tout cela qui revient
et impose un geste
où l'espace est
comme étranger au corps
parce que dans l'instant
ce sont d'autres lieux qui viennent
et masquent le présent

Tout cela qui fige le présent
et fait remonter des images heureuses
des sons et des voix
des ambiances
déjà presque plus saisissables

Tout cela c'est le deuil
qui est d'abord la fin d'un monde
ou pareillement celle d'un possible

On se regarde
on s'embrasse pour constater
l'affliction d'être là
et dans les mains
les lèvres et tous les pores de la peau
il y a ce spectre qui presque vient
taper l'épaule
et si l'on se retourne pourtant
c'est déjà la folie
ou plutôt la colère
d'être soumis à la contrainte
de l'abandon

Alors survient cela qu'on vient
t'abandonner Antoine
mais qu'on veut surtout
dans l'infinitif du geste
entendre ce que dit de toi
le verbe donner

Alexis Pelletier

9 mars 2019

Jacques Ancet

Quelques mots écrits à la relecture de *Limite*

Limite n'est pas, comme on le dit banalement un « beau livre ». C'est un livre si intense dans sa justesse, dans ce peu, ces « bribes de rien » dont il est fait, qu'il est, pour moi, en quelque sorte la quintessence de la poésie d'Antoine Emaz. Oui, *la vie, malgré* : l'expression résumerait bien ce qu'il me reste de cette lecture : cette force dans la faiblesse, ce courage dans le désespoir (« on voudrait être à la hauteur du jour »), ce petit bruit obstiné, là, sous les mots — quelque chose de verlainien (« l'été entier / dans le clos bleu / et l'épaisseur de l'air // les bruits de la ville / de la vie loin autour... »). Et même si l'angoisse, même si l'évier, le « corps serré », même si « méduse de nuit dehors gélatine d'encre », même si « aucune envie / de partir / mais // on pourrait quitter // mais », restent « les visages les livres / les fleurs / et ce matin après la nuit » — reste « la lutte » / vers plus d'air ciel / lumière », ce qu'on appelle encore la vie.

Jacques Ancet

9 mars 2019

Bruno Krebs

Antoine, tu sais, les Juifs ont peut-être trouvé la solution, avec leur Mur des Lamentations. Moi aussi j'aurais bien aimé y glisser un petit billet, un message à ton intention. Tu vois, je te parle, quand on s'est si peu parlé. Tu étais comme ça. Pas fermé. Mais pas ouvert non plus. Juste secret. Et si doux, en même temps. Avec ton visage de clown triste, qui semblait avoir tout visité de la vie, de son enfer, et en être revenu, mais si meurtri, plus rien ne pouvait te soigner – seulement t'anesthésier cet alcool que tu consommais comme un éther, un précipité de béatitude.

Je me souviens de ton premier regard, ébahi, au café rue de Buci. Nous étions une bonne vingtaine, et tu trônais en face de moi. Je venais de publier mes premiers textes dans Théodore Balmoral, tu pensais avoir affaire à un petit jeune, quand tu as découvert un type de deux ans ton aîné. On a bien ri. Plus tard, je suis allé te voir à Angers. Tu m'as accueilli avec une sorte de dignité, de réserve paysanne : moi l'aristo (en grande partie), je ne savais où me mettre, devant ta petite table de cuisine. Heureusement, il y avait ces toiles de ta femme, et comme je connais la peinture (mon père), j'ai pu honnêtement m'étonner de leur qualité, en parler avec toi. En ville on a visité une librairie (où tu as cherché vainement mes livres, effaré), et puis nous avons bu un verre dans une brasserie. J'ai lu alors dans tes yeux cette dévastation qui te rongait. On est restés muets – on avait trop en commun, et du trop dur, pour le partager sans verser l'acide dans la plaie. Tu m'as regardé partir, sur le parking de l'esplanade, dans ma luxueuse, ancienne Mercedes, avec un sourire interloqué. Je ne sais pas s'il pleuvait. Avec toi, c'était toujours un peu le crachin, ce doux crachin breton qui gomme les arêtes et lave les cœurs.

Depuis, je n'ai pas publié un livre que tu ne l'encenses, comme livrant chaque fois une leçon de texte. Dressant une cloison de verre entre tes propres poèmes, leurs gouffres, de neige ou de ténèbres – et cette mécanique bienveillante qui entendait révéler le meilleur chez autrui.

Car tu étais, Antoine, à la fois le plus secret des poètes, et le plus généreux des hommes. Repose donc, enfin, en paix. Car en ce monde, tu as bien travaillé.

Bruno Krebs

9 mars 2019

Gérard Cartier

L'Ombre jaune

D'Antoine Emaz, je n'ai qu'un seul vrai souvenir, mais vif, même si ma mémoire tend vite à se troubler. Nous l'avons rencontré en janvier 2015, Anne Segal et moi, pour un dossier de la revue *Secousse* consacré au « sens en poésie » (1) Il nous avait reçu chez lui, à Angers. Je revois la salle à manger où nous avons réalisé l'entretien, assis autour d'une de ces vastes tables qu'on trouvait autrefois dans les campagnes, dont il occupait le petit bout, celle des patriarches de famille, lui qui l'était si peu ; la toile cirée à carreaux (ou est-ce un effet de mon imagination, contaminée par des souvenirs personnels ?) sur laquelle il écrivait d'ordinaire et où, à côté de l'appareil enregistreur, rutilait la bouteille de *Mille Secousses* que nous avons apportée pour l'occasion –   moins que, le sachant malade, à peine sorti d'un de ces longs traitements qui le sauvaient en l'anéantissant, nous n'ayons jugé qu'il ne fallait pas, et qu'il n'ait tiré la bouteille de vin noir d'un placard de la pièce voisine, qui servait de cuisine, de garde-manger et de buanderie (« repère tranquille / de longue date sûr / quand la carcasse / vacille...(2) ») –, et au fond de la salle à manger une grande baie donnant sur le jardin. C'est celui-ci, aujourd'hui, que je revois avec le plus de netteté, plus qu'Antoine Emaz lui-même : un jardin étroit mais assez long fermé de murs de tous côtés où j'ai aussitôt aperçu, encore nue en ce milieu d'hiver, serrée dans l'ombre jaune de l'après-midi, la glycine qui est l'hôte de tant de poèmes (« entre vert et jaune / la glycine h siste / pour son restant de feuilles (3) »), un petit monde qui valait pour lui le grand, dont il tirait jour après jour la matière de ses pages, et la force d'affronter la grande fatigue qui le minait.

Après l'entretien (4), au moment de le quitter, il nous a introduit dans une pièce assez sombre aux allures de salon et de bibliothèque. Il y avait là, sur un guéridon, deux ou trois minces volumes aux couvertures bariolées que j'ai aussitôt reconnues, non sans surprise : les aventures de Bob Morane. Il avait eu envie de se retremper dans son adolescence et les avait reçus à Noël, chin s par son épouse sur Internet, où les moindres de nos souvenirs sont stockés en attendant que nous nous décisions à les ressusciter. La confiance m'a touché. Quand tant d'autres, pour se hausser, vous entretiennent de leur lecture de Celan, ou de Heidegger, ou de Wittgenstein (l'obscurité est-elle consubstantielle à la langue allemande ?), il n'avait pas honte de se montrer tel qu'il était – tel que nous sommes tous derrière le vernis social. Je me suis alors souvenu avoir lu Bob Morane avec passion ; j'accompagnais mon père à vélo chez un bouquiniste de la rue Lakanal,   Grenoble, aujourd'hui disparu, un antre sombre tapissé de livres où, moyennant quelques francs, nous échangions nos lectures de la semaine passée contre celles de la semaine à venir, mon père choisissant plutôt des couvertures austères, certaines d'un noir luisant comme le charbon ou d'un m chant jaune orné d'un masque, et moi – j'avais onze ou douze ans, comme Antoine Emaz, sans doute – des couvertures illustrées aux contrastes violents. Nous avons un instant comparé nos souvenirs de *L'Ombre jaune* et de *L'homme aux dents d'or*, aussi impliqués, aussi animés que si nous parlions de Reverdy ou de du Bouchet, comme nous l'avions fait peu de temps auparavant. C'est cela que j'aimais chez lui : sa simplicité, sa *vérité* en toutes circonstances, qui étaient aussi les vertus de sa poésie – mais c'est une autre histoire.

Gérard Cartier

9 mars 2019

¹ *Quinzième Secousse* (mars 2015).

² *Limite* (Tarabuste, 2016).

³ *Peau* (Tarabuste, 2008).

⁴ On peut [lire](#) et [ couter](#) l'entretien.

Michel Collot

J'ai fait la connaissance d'Antoine dans une circonstance a priori peu favorable à la naissance d'une amitié : lors de la soutenance de sa thèse, au jury de laquelle je siégeais... J'étais heureux de voir un poète de sa qualité s'intéresser à Reverdy, qui n'a pas toujours l'audience qu'il mérite ; il avait de plus choisi d'aborder un pan mal connu de son œuvre : ses recueils de notes, où se mêlent réflexions sur la vie et sur la poésie. Reverdy aura accompagné Antoine tout au long de son aventure, et jusqu'à la fin, puisque la sélection des textes qui ont scandé la cérémonie des adieux se terminait par un poème qui résume leurs poétiques : « La saveur du réel ». Ce lien entre poésie et réalité fait pour moi tout le prix de l'œuvre d'Antoine et il a scellé la relation d'estime et d'amitié qui s'est peu à peu nouée entre nous. Antoine a été un modèle de rigueur et d'exigence, d'honnêteté et de générosité dans la lecture, dans l'écriture et dans l'existence, « juste de vie, juste de voix ».

Michel Collot

10 mars 2019

Pierre Manuel

Antoine Emaz et les éditions Méridianes

J'ai, hélas, peu connu Antoine Emaz. Tardivement et déjà atteint par le mal qui l'emportera. Notre première rencontre s'est faite chez lui à Angers en 2014 pour le projet de publication d'un texte dans la collection *Maison natale*, avec des peintures originales de Vincent Bioulès. Ce sera *Wx* autour de la maison familiale de Wimereux. J'étais très intimidé et ému lors des premiers moments, mais Antoine a créé tout de suite les conditions d'un échange simple et amical. Il est venu, en 2015, malgré sa fatigue, à la Maison de la Poésie à Montpellier pour présenter ce livre et participer aux 10 ans de Méridianes. Puis ce fut ma découverte à Cahors des livres que Nicolas Blin a réalisés avec Antoine qu'il connaissait de longue date : *Pays* et *Fmie*. Et de ce livre d'artiste qu'un éditeur avait précédemment abandonné : NON, MAIS, NON. Je décidais pour remercier Antoine que Méridianes reprendrait ce projet né d'une longue amitié et exceptionnel par ses dimensions : 10m20 x 14cm. Nous venons d'en terminer les premiers exemplaires que nous avons apportés à Antoine en novembre. Nicolas m'accompagnait. Ce fut un temps d'adieux. Nous le savions. J'avais aussi sollicité Antoine pour qu'il partage avec James Sacré un titre de la Collection DUO. Ce fut *Sans Place*. Antoine en a vu la maquette mais pas la version achevée qui paraîtra dans quelques jours. Ce sera l'hommage de Méridianes pour ce compagnon en poésie – si grand et si simple.

Pierre Manuel

10 mars 2019

Tristan Hordé

La tristesse éprouvée à la disparition d'Antoine, malheureusement attendue, ne m'est pas personnelle. Aujourd'hui, une semaine après la nouvelle, des souvenirs viennent, désordonnés, et d'abord celui de la dernière longue rencontre, à Angers, en mai 2016 ; nous nous étions retrouvés dans un bistrot et, malgré sa fatigue, Antoine gardait cette disposition rare qu'il avait d'écouter, d'être immensément présent pour l'autre, d'être là pour échanger, partager. De quoi avons-nous parlé ? des lectures, bien sûr, de la maladie, de la mer, de tout ce qui fait notre vie, sans ordre, comme l'on se parle au moment de retrouvailles. Ensuite, il y eut nos échanges de courriels, des notes de lecture qu'il commentait toujours avec générosité. Il y eut la dernière fois, en juin 2018 ; Antoine signait les exemplaires de tête de *Prises de mer*, très amaigri, très fatigué, et ses mots : « Ça va, il faut tenir, tu sais bien qu'il faut tenir ».

Tristan Hordé

10 mars 2019

Djamel Meskache

« ... La vie, la mort, les choses. Tout est tellement simple,
direct. Mais ce goût inqualifiable derrière la vie la mort
l'amour les choses... »

ANTOINE EMAZ, *Poème en miettes*, Ed. Tarabuste, 1986

à Antoine Emaz,

Lecteur précieux, singulier ; ami au premier poème et auteur premier chez Tarabuste. Son premier livre fut aussi le nôtre.

Djamel Meskache

10 mars 2019

Matthieu Gosztola

La force percussive du vivant

Chaque poème d'Emaz est force percussive du peu, au plus près des choses, au plus ras du réel. Il s'agit de dire ce qui est. Précisément. Le poème est os, le plus souvent, même si parfois il est coulée de boue. Pour que la précision puisse être absolue = effective, les mots doivent être choisis avec beaucoup d'ardeur froide, faits eux-mêmes de peu, puisqu'il s'agit de dire le *peu*. Aussi Emaz utilise-t-il une langue commune, pour relater ce que chacun (« on ») peut vivre. Il s'agit d'être dans une communauté d'affects et de pensées avec le lecteur afin que quelque chose puisse se jouer, par le poème, qui soit de l'ordre de l'émotion. Qu'Emaz ne soit pas « sentimental » n'interdit ainsi nullement l'émotion. Et la simplicité du poème, si elle nous permet de rentrer directement en lien avec ce qui s'y dit, cache en réalité une somme inépuisable de mots, — mots écartés, pour ne laisser que l'indispensable, que le plus tendu de la corde posée au-dessus du vide (de la vie et du vivre), car être en étreinte n'est jamais possible. Corde posée pour simplement avancer, sans grâce = sans appoggiatures. Sans fioritures, loin. Loin du brillant ostentatoire, parfois superbe mais toujours mensonger quant au trajet simple d'un affect au-dedans de soi, au-dedans du ventre, car c'est de là que tout vient, c'est de là que vient la peur, elle (émotion première chez Emaz). Loin. Loin du brillant avec quoi peut se confondre le langage. Loin de toutes ces parures avec lesquelles il se confond effectivement, aujourd'hui, et souvent. Si les mots sont simples, sont brefs, à l'intérieur de poèmes qui le sont également le plus souvent (même s'ils dépliant, mis bout à bout, l'espace musical, et feuilleté, de la suite), ce n'est pas seulement pour inventer avec le lecteur un espace de parole(s) et d'écoute(s) qui soit commun, c'est aussi parce que l'auteur, extrêmement soucieux de langue, répétant les mêmes mots, — comme s'il s'agissait à chaque prononciation sur la page de leur faire arracher de l'encre, de les polir mieux encore —, c'est parce que le poète cherche à faire que la réalité, pour advenir totalement, devienne cela même qui palpète invisiblement sur le papier : petit cœur du langage qui bat lentement, ou de façon précipitée (l'enjambement, dans la façon toujours très précise suivant laquelle il est conduit, permet l'accélération ou le ralentissement de ce rythme), petit cœur du langage qui bat, — sans que le souffle des mots fuie de ses ventricules —, qui bat, et qui contient le réel. Le réel devenu soudain, dans toute son entièreté, mots : ainsi, certains substantifs comme « mur » ou « glycine » ou « nappe » s'affirment avec une force telle qu'ils semblent être, pour toujours, rattachés à la poésie — et à la prose — d'Emaz. Si c'est le cœur du langage qui bat sur la page, cœur qui devient (je parle, on l'aura compris, du muscle, et non d'une entité symbolique) le cœur du *réel*, faisant entendre sa palpitation non pas secrète mais inaudible dans le désastre cahoté des jours — dans leur désordre un peu brûlant —, alors est-il logique qu'Emaz, soucieux de faire que ce cœur soit ce qui se prononce, choisisse les mots de peu de sons. Chaque mot d'une syllabe porte en lui la netteté. La netteté d'un battement. Ces mots de peu de sons s'affirment suivant la force percussive du vivant.

Matthieu Gosztola

10 mars 2019

Geneviève Peigné et Jean-François Seron



Antoine Emaz. Si vif le souvenir heureux de sa présence, en juillet 2017, à ce qui allait se révéler plus tard la dernière édition de *Samedi poésies dimanche aussi*. Festival qui s'est donc conclu sur sa lecture partagée avec Ludovic Degroote.

Sans que nous en ayons tout à fait conscience, cette présence alors du plus menacé d'entre nous a rendu plus aiguë la sensibilité de tous, dans l'écoute, dans l'intensité du sentiment d'être ensemble, et dans la fête (quel bonheur d'écrire ce mot !)

Merci Antoine.

Sa voix [nous accompagne](#) : juillet 2011, 3ème édition d'un festival qu'il a aidé avec la générosité que nous lui avons toujours connue. Lecture de *Plaiie*, (30'). Ed. Tarabuste.

***Samedi poésies dimanche aussi*, Geneviève Peigné et Jean-François Seron.**

11 mars 2019

[photo de 2011]

Jacques Morin

Ce devait être au Marché de la poésie en 1984. Je ne suis pas sûr de l'année, de même que mes souvenirs se sont estompés depuis 35 ans. Nous avions pris rendez-vous ou nous nous sommes rencontrés un peu au hasard sur cette place Saint-Sulpice, grouillante de poètes de tout horizon. J'avais affaire à un jeune homme, extrêmement vif et pénétrant. Antoine. Il parlait de ma revue *Décharge*, et de la poésie en général, comme j'en avais rarement entendu parler jusque là. Je venais de le publier dans n° 21 « Mur, paroi », alors qu'il émettait quelque doute sur l'intérêt de son écriture, jusqu'au fait même de continuer à écrire.* Il n'avait pas encore choisi son nom de plume. Il avait signé « Emptaz », sans prénom. Je garde précisément en mémoire l'impression d'être en face de quelqu'un d'étonnamment intelligent, attentif et curieux comme j'ai pu rarement en rencontrer. D'autant qu'il n'avait pas de propension à être prétentieux, mais au contraire à rester simple et sympathique. Je me suis dit ce jour-là que c'était une personnalité hors pair, sans imaginer cependant quel destin étonnant l'attendait.

Jacques Morin

12 mars 2019

*Il en fait état dans le dossier pdf que *Poezibao* lui consacre page 145.

Louis Dubost

Pour Antoine Émaz.

« Vu notre temps et ce qui vient, être enseveli dans une terre est encore un état d'homme vivant ». Cette phrase n'est pas tirée *D'écrire, un peu* (2018) mais de *Poème de la terre*, un premier (?) petit livre (pas retenu dans sa bibliographie) édité en 1986. J'avais eu la primeur du manuscrit, mais submergé à l'époque, je l'avais transmis à un confrère. Notre amitié a débuté avec ce rendez-vous éditorial raté. Elle a perduré, consolidée par les publications de *Peu importe* et *De l'air* quelques années plus tard.

Dans cet ensemble, on a déjà les fondations de l'éthique émazienne. Le refus de la biographie (son « bazar personnel »), le travail du langage (« cette passion brute / pour ma terre / ma langue ») et l'interrogation continue de ce travail : « le poème sera chantier, avec encore dedans de la vie possible (...), des trous et des passages, de l'agitation, des retours et de la durée serrée dans les reprises, les décalages, et la lassitude des mêmes questions qui cognent ».

Dernière page du livre : « terre arrêtée aujourd'hui / au mieux / le poème deviendra lentement / fossile ». C'est-à-dire, du vivant dans sa trace millénaire.

Louis Dubost (ex-éditeur *Le Dé bleu*)

12 mars 2019

Marie Alloy

Dans la voix d'Antoine Emaz se dresse une paroi du poème qui donne un caractère d'évidence à sa frontalité, et en fait aussi son austérité. La gravure ne peut que s'y accrocher avec ses outils, non pour gravir cette paroi mais pour y sentir au plus près les signes d'une respiration profonde et d'une émotion. La douleur ne s'affiche pas mais consent à se montrer. Rien ne se dérobe au souci de vérité, fût-elle la plus désagréable.

Aux mots les plus humbles, les plus communs, il fallait renvoyer des formes qui disent le simple et le mortel, le cri et l'accusation, les multiples faces du même et le combat contre les mirages. Il n'y aura pas de convulsions des gestes, ni lâcher prise ni maîtrise. Dire juste, un point c'est tout. Laisser une intégrité aux mots, aux formes, à leur contact, jamais fusionnel. Laisser une distance qui n'entrave pas l'entente entre les gravures et le poème, entente qui ne sera que justesse, pas sympathie, pas miroir, pas écho, pas résonnance, pas illustration et pas seulement accompagnement. Trouver un lien dans l'écart nécessaire. Trouver un mode d'accord mineur mais enraciné au plus profond d'un terreau commun et non à la surface des apparences. Ainsi reçoit-on, en tant que lecteur-regardeur, d'abord une émotion née de l'authenticité du rapport, avant même d'en décrypter les signes, comme l'on reçoit parfois la qualité et la présence d'une voix avant le sens de ses paroles.

Marie Alloy

mars 2019

Gérard Titus-Carmel

Je pense à toi, Antoine. Aujourd'hui je te vois sans toi dans ton jardin, immobile, face à la sidération des mots, qui fut ton « perpétuel travail ». Te voilà donc à l'orée infinie de ce monde qui t'épuisa si longtemps depuis ce côté-ci de la vitre et où tu envisageas la trêve dans la paix lente des glycines, là où le réel s'exhibe à nu et face à quoi tu écrivis toujours au bout de toi. Je viens ici te saluer une dernière fois comme, affectueusement, je le fis en dessins lors d'un récent hiver où je t'accompagnai aux marges de ton *Poème au calme* où l'amitié m'avait naturellement dépêché – là où nous nous sommes, une fois de plus, retrouvés postés aux parages de notre inquiétude commune de la forme – une forme séduite par l'idée de l'abandon, mais toujours soutenue de ta belle volonté, mécanicienne et tenace (comme à l'aune de cette « bonne énergie », que tu nous souhaitais). Maintenant, la table reste là, seule, avec sa toile cirée aux « carreaux jaunes sans île », qui fut toute une géographie pour ton rêve d'échappée et au bord de quoi tu écrivis ceci : « Un poème, c'est toujours de la langue sur une émotion qui rend muet ». C'est donc muet et en toute complicité que je t'offre mon pur silence, cher.

Gérard Titus-Carmel.*Mémoire (pour Antoine Émaz).*

9 mars 2019

Serge Ritman

tu ne

vers Antoine Émaz, le 6 mars 2019

tu reprends voix
par le on
dit de l'air
tu me l'as redit je t'écris

et dans nos souffles
courts

je t'écoute
comme l'écriture
précise d'une poignée
de porte nos mains
comme ouvrières jusqu'à tous
ces silences miens et
les tiens

à moins que peu
importe la toile cirée
te fasse rire jaune et
me voilà tout rouge
tout contre ton bleu

et la mer
pour la soulever
comme ces notes
en plein vent et
sable ou encore
un mur

où tu endosses

mais si je te demande
alors c'est ton énergie
comme un envoi
vers qui au milieu du chemin

oui toute voix
est une panique
comme Reverdy
un cri de nuit

tu l'écris je le redis
ton dire en *noyau*
d'énergie

Anne Malaprade

La disparition d'Antoine Emaz constitue une adresse paradoxale. C'est une flèche, un coup, un envoi, une coupure et une force de frappe qui détache et lie. Et ce qui est affecté, aujourd'hui, n'est pas simplement un corps de proche, d'ami, de lecteur, de collègue ou d'admirateur : c'est aussi notre mémoire, notre affectivité, notre cœur, et tous ces livres désormais sans père. Livres : les siens, mais aussi ceux de ses contemporains dont il parlait avec justesse et justice, dans un retrait qui œuvrait à une forme de fraternité.

Antoine Emaz n'est pas là, il n'est plus là. Ce constat nous rappelle combien il est impossible d'échapper à la réalité. La réalité la plus simple est aussi la réalité la plus difficile, constatait-il. Sa peau a cédé, s'est déchirée, son corps a retrouvé la terre et s'en emplit, et s'y fond. C'est le savoir, peut-être le seul savoir — inacceptable. Pourtant la poésie ne coïncide pas avec le savoir, et le vide qu'elle maintient et suspend, elle en fait quelque chose : une voix se lève (j'avais écrit « lèvre ») et persiste à l'affronter, obstinée. Les livres d'Antoine Emaz peuplent nos bibliothèques. Il nous revient de poursuivre leur travail, sous la forme, peut-être, d'un murmure tenace : noter, archiver, approcher, surtout ne pas fixer ou figer — ni les identités ni les émotions ni les disparitions. On va écrire pour voir et lire relire les livres d'Antoine Emaz, écrire pour dire que sa mort ne passe pas même si elle ne cesse de repasser par nous et en nous. Travailler, à l'horizontal et au vertical, dans la prose et le vers, cette sensation extime qu'un être disparaît, et que, parallèlement, un désir de travail s'active, qui rend hommage aux livres écrits, ces appels d'air par lesquels on respire la vie.

Antoine Emaz n'est plus. Il est déjà loin, tellement en avant de nous. Qui sommes-nous sans lui, que sommes-nous en deçà de lui ? Son absence précède désormais notre imaginaire et les mots que nous utiliserons pour avancer, le temps qui nous reste à vivre sans lui. Et ce alors même que nous portons un masque blanc, celui du deuil, alors même que toute encre est désormais transparente. Son absence défait nos visages et fait trembler nos mains, orphelines et blessées. Elle creuse et sculpte toutes les paroles que nous sentons monter en nous pour lui et vers lui.

Anne Malaprade

12 mars 2019

Jean-Patrice Courtois

Dans notre correspondance manuscrite – une vieille habitude que nous avons conservée jusqu’où il était possible – j’avais remarqué ton expression de *corrections pour personne*, désignant ces corrections infinies de l’écriture (la *menuiserie* disais-tu), que précisément personne ne verrait jamais et dont personne, précisément, ne prendrait jamais conscience. J’accorde beaucoup d’importance à cette expression venue de la pratique et de notre dialogue et dont on a beaucoup parlé par écrit et de vive voix. Ce n’est pas seulement une question d’*arrêter les choses*, c’est que quelque chose disparaît. Comme si quelque chose résistait au langage dans la poésie et finissait par l’arrêter, ce qui n’est pas finir. Quand le poème est arrêté où est parti son mouvement ?

Jean Patrice Courtois

13 mars 2019

Jacques Josse

« On va vers ce qui s'en va », disait-il dans *Limite*, son dernier livre de poèmes publié. La limite inscrite ici était celle du corps qui ne répondait plus vraiment. Malade, il était engagé sur une route semée d'obstacles. Lucide, il savait qu'il ne les franchirait pas tous. Et que la fin, si présente dans toute son œuvre, attendait son heure. Relisant récemment le poème qu'il m'avait confié pour la revue « Foldaan » en 1987, je m'aperçois qu'elle le préoccupait déjà. « Cela qui nous pousse vers la fin », écrivait-il alors. En réalité, il aura tourné autour durant plus de trois décennies. Il n'aura cessé d'interroger, de tenter de comprendre ce qui affecte et peut déstabiliser tout un chacun : la fatigue, la peur, le dur à vivre, le peu qui nous est donné en retour. C'est ce qui fonde, pétrit ou fracasse toute vie ordinaire qu'il aura exploré. Il l'aura fait avec patience et obstination, avec son ressenti, son être à vif, ses mots coupants, son énergie, sa nervosité, en utilisant à dessein un vocabulaire simple et usuel. Derrière le poète, il y avait l'homme. Humble, disponible et droit. Exigeant sans être intransigeant, il était, de plus, un grand lecteur des poètes contemporains.

Jacques Josse

15 mars 2019

Albane Gellé

Cher Antoine,

Quand j'essaie de rappeler à moi cette première lecture de toi à laquelle j'ai assistée il y a maintenant vingt-neuf ans, c'est le mot *langue* qui m'arrive. Sans doute ce mot était-il dans tes poèmes mais au-delà (ou *en deça* ?), il remuait ailleurs que dans la bouche et autrement que comme un mot tout seul au sens unique. Cette langue ne m'était pas étrangère. Tes poèmes, venaient me plaquer au sol en même temps qu'ils me relevaient pour de bon. Alors déjà, sans connaître grand-chose aux écritures poétiques contemporaines, j'ai su que c'était cela exactement que j'attendais d'un poème : une intensité à la fois effrayante et merveilleuse, l'émotion simultanée de la chute et de la consolation en quelque sorte. J'ai pressenti, puis découvert pour de bon ton humilité quasi éthique, et senti très vite qu'écrire collait bien à vivre.

J'ai voulu partager – sans doute maladroitement dans mon maniement des codes universitaires – j'ai voulu parler de tes livres via les études de lettres que je faisais alors. J'ai lu, relu, et cherché, j'ai laissé longtemps résonner tes mots, posés sur leurs lignes comme autant de petits silex tranchés à vif. Patiemment, tu nourrissais et tu guidais mes questionnements, en me laissant toujours libre de mes chemins. Cette confiance et cette grande attention allaient de pair avec une exigence jamais relâchée. Même chose dans l'amitié qui a suivi. Merci pour tout cela Antoine, et pour ta grande générosité, dès nos premières rencontres.

Aujourd'hui, tes poèmes sont toujours là dans ma vie, sortis souvent de leurs étagères, secoués dans les sacs que je trimballe ici et là, et mis dans les mains de toutes sortes de gens, des enfants même. Mais le plus extraordinaire, c'est qu'à moi, ils font toujours le même effet. Tes poèmes me rendent à moi-même si je m'étais dispersée, me réveillent si je m'étais endormie, me soutiennent si je vacillais. Ils m'arrivent toujours d'une façon fulgurante, me touchant directement au corps et au cœur, à cette zone de moi qui se rappelle qu'elle sait sentir, et respirer. Nulle nécessité de faire un détour par des références savantes ni par des tergiversations cérébrales autour des sens ou des sous-sens, ou des arrière-sens, tes poèmes me nourrissent, me grandissent, me transpercent et me solidifient. Ils ne repartent pas d'où ils viennent, ils s'installent partout de mes pieds jusqu'à ma tête, ils cheminent avec moi.

Et puis il y a tes notes. Qui sont comme un autre versant de ton écriture. Tout aussi proches de vivre que tes poèmes. Et que je relis aussi, régulièrement, comme on revient dans un lieu familier, proche et connu, mille fois arpenté, et pourtant capable de nous surprendre encore à chaque fois, infini donc.

Mon cher Antoine, j'aurais voulu savoir mieux, pardonne-moi, parler de ta poésie, de comment elle contient le monde en même temps qu'elle lui résiste, de son geste de prendre les choses à ras, et aussi en creux, de tes mots simples qui ne sont pas des mots faciles. Mais je n'écris plus que des lettres ces temps-ci et je crois bien que c'est dans ces adresses aux autres que je me sens le mieux. Tu ne voulais pas trop entendre parler d'énergie invisible, pourtant maintenant que tu n'as plus de corps, tu vois bien que j'avais raison. C'est pratique, on peut se parler n'importe quand et n'importe où. Tu es là dans mon bureau quand j'écris, et pas seulement sur la petite photo de Michel, accroché sur la porte. Tu es là quand je pense à toi, quand je lis tes poèmes ici et là où je vais, tu es là dans le vent du bord de mer, et je continuerai de t'entendre sourire à mes oreilles c'est sûr. La semaine prochaine, on va planter un prunus devant la maison. Je boirai un verre de vin rouge, je ne pleurerai pas.

Albane

Albane Gellé

15 mars 2019

Béatrice Bonhomme

Antoine Emaz ou l'attention à l'humble du monde

C'est sous la plume du poète : « *l'attention au peu, au minime qui passe : le reflet du soleil sur un mica au détour d'un chemin* » (Nu(e), 15)¹, c'est le jardin avec la glycine, le géranium, le prunus qui perd ses feuilles, mais tout aussi bien le grille-pain, la pipe, le cendrier, le bruit de la machine à laver. Il n'y a pas de hiérarchie parmi les choses du réel, c'est plutôt une question de poids d'existence, de poids de présence. La table pèse de toute sa concrétude, mais en revanche le mot « amour » dans son abstraction même, on ne sait quel poids il peut avoir. Le poète dit simplement les choses qui sont et puis que ça a lieu, que ça se passe, que c'est comme ça, maintenant.

Le mode choisi est celui de l'impersonnel avec la recherche d'un nouveau mode de la sensibilité où chaque événement ne soit plus rapporté à une expérience personnelle mais revécu anonymement dans l'impersonnalité d'un pur sentir : « *l'expérience évoquée reste assez impersonnelle pour être partageable par tous. Elle ne m'appartient pas exclusivement* » (Nu(e), entretien, *op.cit*, 17). Partant de la réalité, la sienne, le poète va jusqu'à une réalité poétique, celle du poème, qui chez le lecteur va renvoyer à sa propre réalité.

Effacer le sujet. Trouver la neutralité du « on » : « *ce qui est intéressant, c'est que le poème se présente comme une sorte de plate-forme neutre où je passe du je au on et le lecteur du je au on. [...] Il me semble important d'éviter que le poème devienne un miroir, me renvoie. Je préfère qu'il soit un miroir sans tain où ce que je vis passe de l'autre côté. Ce que le lecteur doit découvrir dans le poème, ce n'est pas moi mais c'est lui-même.* » (Nu(e), 18). Le poète n'est que le scribe du poème et le poème s'écrit à travers lui. Sensation de porosité et de dépersonnalisation qui fait dire à Antoine Emaz : « *C'est pour cette raison que je dis quelquefois que ce n'est pas moi qui écris le poème mais que le poème s'écrit à travers moi. [...] Le seul problème, c'est que le poème ne vient pas quand je veux. Mais quand il arrive, je le suis.* » (Nu(e), 20)

Nous sommes dans une poésie de la pudeur, de la retenue, de l'humilité et de la modestie : « *l'habitude de dire « on ». Il y a certainement une forme de pudeur ou de timidité. Il y a aussi l'impression tenace que si je dis « je », le lecteur dira « il » et non pas « je* » (Nu(e), 18). L'aune juste est de tout voir comme si c'était d'un autre et de penser à la place de tout autre. Le poète est à sa place lorsqu'il laisse place en lui pour notre saut en lui. Il se laisse habiter. Esthétique du retrait qui fait penser à cette esthétique de la fadeur dont parle François Jullien ou à cet « *esprit du Tao* » qu'étudie Jean Grenier². Ainsi la poésie d'Antoine Emaz, poésie « objective » à la Verlaine, relève d'une sorte de détachement lucide. Le poète qui, clin d'œil à son prédécesseur, cite « *à peine une cloche sonne l'heure* », apprend lui aussi la valeur du neutre, de la réserve, du silence, de la discrétion. Sa quête s'oriente vers une absence de signes, une suspension, un effacement.

Béatrice Bonhomme

vendredi 15 mars 2019

¹Je m'appuie pour cet article sur La revue Nu(e) numéro 33, coordonné par Philippe Grosos, Béatrice Bonhomme et Hervé Bosio éditeurs, septembre 2006. Dans la parenthèse Nu(e) est suivi de la pagination. Je cite ici un extrait de l'entretien avec Monique Gallarotti-Crivelli (11 novembre 2005), p. 9-24.

²Jean Grenier, *L'esprit du Tao*, Champs Flammarion, 1973.

Valérie Rouzeau

Je suis sans paroles. J'aimais profondément Antoine, l'homme et le poète d'un seul tenant...
Je n'ai pas répondu à son dernier courriel, envoyé quelques jours avant Noël. Je l'ai relu, et recopié après l'annonce de sa disparition. Entre les lignes, de quoi craindre le pire. Mais ses mots sont « donc ça ira », « le moral est bon », « as-tu des projets pour 2019 ? » Mon ami, mon frère ne veut pas m'inquiéter.

Je pense à Sophie, son épouse, à leurs enfants Alix, Gabriel et Sabine, au « pitchoun » Aristide.
Que fleurissent à jamais toutes les anémones bleues du monde. Comme du ciel sur la terre.

Valérie Rouzeau

vendredi 15 mars 2019

Françoise Lalot

Disparu, il nous a quittés, il s'est éteint...
Antoine Emaz, est mort ce dimanche 3 mars 2019.
Mort : ne pas avoir peur de se confronter au mot,
cela Antoine nous l'a appris.
Chercher, creuser, gratter, hésiter, peser encore.
Nous continuerons à fouiller la langue. Et nous lirons
ses poèmes, les *Plaie*, les *Peau* et ses *Lichen*, ou *Lichen encore*.

Antoine est mort. Avec cette maladie qu'il parlait,
cette maladie qui l'accompagnait depuis des années,
on le sentait là, toujours là, et avec nous pour toujours.
Et en même temps, il nous donnait des signes.
Il calculait les dates de chimio et celles de nos invitations.
Il parlait de tout, posément. Honnêtement.
Il espérait venir jusqu'à nous, et reculait.

Il nous disait en bas de ses lettres « Bonne énergie ! ».
Nous nous y appliquerons, à vivre en bonne énergie,
avec lui, pas tout à fait parti. Enfui, enfoui,
mort, mais pas tout à fait parti.

Françoise Lalot

7 mars 2019

Christian Vogels

Temps doux de mi-saison. De l'église voisine, on entend sonner l'Angelus. Midi. Il faut partir.

Blanc cassé, par la porte de verre, la lumière inonde l'étroit couloir d'où part l'escalier de bois. Sortir ce vélo qui encombre, rangé là, il y a une heure. Le visiteur lève les yeux. Il dit :

- Tu vois, au fond, tu écris comme quand on manifeste ensemble avec **. Tu maintiens, dans le poème, ou dans la vie, une mesure faite de proximité et de distance. Oui, une proximité grande avec l'autre, et le monde à l'entour, mais retenue. L'émotion, son lieu, son mouvement, ses effets tu les dis sans que tu sois pris ou emporté par cela ... L'humain, chez toi, a toujours sa place, proche, dans l'écart. Au fond, là-dedans, il y a du stoïcien.

Un bref instant, un léger sourire fuse sur le visage sculpté par la maladie qui avance, sournoise, et prend son temps. Antoine hoche la tête avec lenteur.

- Pas faux. Mais ... pas Marc-Aurèle ; plutôt Sénèque.

- À cause du pouvoir...

- Ouais ... On peut dire ça...

Double bleu du cœur et du ciel où vont les nuages, les beaux nuages, venus de la mer.

Il sourit, à nouveau. Rue déserte. Partir. Pas un bruit.

- Rentre, Antoine, il est temps. Ne prends pas froid.

Il lève la main, radieux. Sans rien dire, longtemps.

Christian Vogels

15 mars 2019

Régis Lefort

Alors que je découvrais l'œuvre d'Antoine, il y a presque vingt ans, je me souviens que les vers suivants, tirés de *RAS*, m'avaient profondément touché :

seul

on respire

neutre

on respire

comme l'arbre

D'Antoine, je n'oublierai ni la bienveillance, ni la discrétion. Je n'oublierai pas non plus cet encouragement permanent qu'il a eu à mon égard, signant chacun de ses mails d'un « Bonne énergie à vous ». C'est grâce à lui que mes premiers poèmes ont été publiés. C'est lui qui, sans me le dire, a proposé trois de mes textes à une revue, qui les a acceptés.

Antoine restera pour moi une référence. Une référence dans cette façon de « rebâtir du langage avec et contre ce qui l'a ruiné ». Il mettait en branle ce qu'il appelle dans un de ses poèmes « la double lessiveuse ». Il cherchait l'émotion, qui demeurait pour lui « motrice du poème et enjeu de sa réception ». Menant jusqu'au silence, jusqu'à ce qui, en soi, se retourne de silence, sa voix parvenait au mot juste. Posée sur la page avec délicatesse et élégance. Maintenant qu'il « va vers ce qui s'en va » et que « l'énergie de ce qui part / s'envole s'éloigne », « il n'est peut-être pas dérisoire que le poème soit encore là, avec sa musique pauvre, pour accompagner la traversée ».

Régis Lefort

16 mars 2019

Yves Jouan

Le témoin, maintenant

Antoine n'est plus, et ce qu'il nous a légué est en quelque sorte mis à nu. La vie est nôtre avec son œuvre et, pour ses amis, avec ce que fut sa vie, ce qu'elle laisse de trace en nous. A l'heure où il nous faut commencer de nous habituer à vivre sans lui, j'ai envie de me rappeler d'abord sa profonde solidarité avec ceux qu'il estimait être des poètes, ou tout simplement avec ceux qui agissaient pour la poésie. Nous étions nombreux à être des amis d'Antoine sans nous rendre fréquemment chez lui ; quelques-uns y allaient moins rarement que la plupart d'entre nous. Pourtant, son attitude n'avait rien du retrait. Un fil invisible nous reliait à lui et le reliait au monde en permanence. Maintenant que nous avons perdu l'ami, un œuvre important échoit entre nos mains. Nous sommes devant nos responsabilités : c'est à nous qu'il revient non de faire vivre cet œuvre pour lui-même, mais pour qu'il soit nourricier, pour que d'autres s'en nourrissent. En s'absentant, Antoine Emaz nous a passé le témoin.

Yves Jouan

16 mars 2019

Emmanuel Laugier

Emaz, en avant

J'ai d'abord, avant de le connaître et de le fréquenter, écrit à Antoine Emaz ; c'était dans les années 90. J'étais encore étudiant à Paris en philosophie et manœuvre de temps à autre sur des chantiers en banlieue quelques jours par semaine. J'avais lu alors *Poème carcasse* (1991), puis *poème corde* (1994), *Poèmes en miettes* (1986), parus très tôt chez les ami.e.s fidèles des éditions Tarabuste, puis *en deçà* (1990) chez Fourbis (dont on put espérer d'autres livres, mais ils ne vinrent pas), puis bien sûr les livres chez Deyrolle éditeur, *Entre* (1995), *Boue* (1997), le nucléaire *Fond d'œil* (1994) chez *Théodore Balmoral*, la revue éponyme lui ayant consacré un premier dossier à l'hiver 1995, et *Peu importe* (éd. Le dé bleu, 1993), à qui je consacrais pour la revue *La Sape* (Montgeron) l'une de mes premières chroniques. Son titre particulièrement, me retint, comme la juste carcasse d'un parti pris, d'une véritable éthique plus que d'un programme, d'un projet de vie plus que d'une esthétique. Toute une action restreinte venue contredire le cuivre du chant claironné s'affirmait avec cette syntaxe minimale déjà très émazienne, sciemment conduite et très vite reconnaissable. Mais ce choix minimaliste, timbre franc, net, sans effusion, peut-être fût-elle d'abord antéposée à l'héritage du lyrisme des années 80, plutôt qu'opposée à ses effusions. Il me semble que la façon dont le brutal arrachement à l'œuvre d'André du Bouchet se marqua, en est l'un des indices ; et l'on ne peut pas comprendre, j'en fais l'hypothèse, le mouvement de l'écriture d'Emaz sans le suturer d'abord à l'espace-page-écriture d'une extériorité (« *écrire au plus loin de soi-même* » A. du B.) telle que l'auteur de *Dans la chaleur vacante* ne cessa de s'y affronter. Pour ensuite le dé-suturer de ce même *espace-page-écriture* pour que ce même mouvement d'écriture gagne lui-même sa propre extériorité, cet espace non-dirigeable par lequel tous les livres d'Antoine furent saisis.

L'économie ténue, calme et obsessionnelle, répétitive, appuyée et sans affectation, ciselée, parfois amère, mais aussi tempérée de douceur, mène ainsi moins la poésie d'Emaz vers un lyrisme critique, qu'à réinventer, à l'intérieur de l'héritage de Reverdy et de Du Bouchet, cette ligne sévère (et minimaliste) de perceptions rases, logées chacune, voire entrecroisées, en un phrasé tendu par une volonté de sobriété et d'impersonnalité. Façon de porter le presque-rien, le gris, l'opaque, le banal, l'ordinaire et son évidence parfois *déceptive*, parfois *éclairante*, en déployant dans sa prosodie au cordeau ce qui résiste à l'enchantement factice du monde. Il constitue cet objectal, si prégnant chez Emaz, ce là posé là, cet *entre*, carcasse, miettes, bouts... d'éléments aléatoires, donnés, variables de toutes choses. Tout l'enjeu de la poésie d'Emaz se concentre là dans le hiatus entre le langage et une extériorité, qu'il assume et habite. Ses livres cherchèrent toujours ce point-là de jonction/non-jonction en un foyer nucléaire de résonances dont le poème fut la plaque sensible.



Antoine Emaz, décembre 2000, ©Michel Durigneux

Antonio Rodriguez

manque

je suis dans ma cuisine, il est midi, oignons, carottes, ça mijote, je bois un verre de rouge, je discute poésie, je parle du dernier numéro d'une revue, il ronchonne, j'admets que c'est un peu faible, mais bon, ça finit par monter, il rit, son rire contient l'éclat, il concède, il s'en prend à leur tendance, allez, former c'est transformer, soudain il parle de ce que j'écris, il donne confiance, je le vois assis sur une chaise, les pieds ne touchent plus le sol, c'est un enfant et c'est un maître en même temps, en chemise à carreaux, étrange derrière la fumée, il apparaît, se dilue, monte et flotte, parle, tu sais, je suis pudique, les hommages et tout ça, pas sûr que j'ai envie, « c'est important ce moment », ta mort, la forme que tu laisses, les résonances, tu sais, ta manière d'avoir été juste dans la vie, dans l'écriture, puissant dans le désarroi, puissant dans le dénuement, *Limite* est au-dessus, au bout, c'est une leçon de lumière dans les ténèbres, ça va au bout, puis on parle style, le mode pauvre entrouvre ce qui tient, justement, poème du *sauf*, pas de vibrato dans le style, être sec et ample, pas de tape-à-l'œil, pas de forme pour la forme, tu captas l'instant au moment où il s'échappe, mort pauvre du grand poète, près du lit, j'imagine son corps, son visage, l'émacé des derniers souffles, je respire avec toi, quelque chose meurt avec toi dans mes derniers poèmes, c'est pauvre et c'est là, ta poésie sonne dans le peu, dans la peau, aussitôt il ajoute des mots sur James et son verset, quelques noms d'amis, cette manière, ça n'a l'air de rien, mais c'est là, jamais installé, ça ne triche pas, tu le sais, il allume sa pipe, revient à moi, on parle amis, poètes, famille, petits, je suis dans une cuisine qui n'est pas sa cuisine, une cuisine qui n'est ni à Angers ni à Pornichet, mais c'est à peu près pareil, Brooklyn, la cuisine et le yard derrière la maison, trois étages, les superpositions, ça mijote et je bois un verre de vin, seul j'épluche un oignon, et je cherche son battement, automatiquement je m'essuie les yeux, la pulsation d'une vie, d'une forme, je veux dire, j'aime cette cuisine dans laquelle nous sommes, scène d'écriture, de pain, de vin, la poésie, la mort, le passant qui nous regarde lentement, on discute devant la baie vitrée et le jardin, la glycine, l'acacia, ça persiste, la glycine va fleurir, tu vois, c'est là, je t'y retrouve, par ce rien qui s'écrit, par ce rien qui monte encore, puis tu m'encourages, tu dis, il te reste encore un peu de vie, je balbutie, je sais, je continue à vivre en poésie comme toi, différemment, parfois avec des doutes, il dit, tu y es, alors je persiste, et je tente encore un peu en poésie, autrement liés, parce que c'est là, manque et vie entremêlés, parce que poésie « c'est », maintenant encore un peu

Antonio Rodriguez

17 mars 2019

Jean-Pierre Sintive

Antoine. Antoine encore
Ne pas prononcer *Pas revoir*
Trouble des verres
On ne les posera plus
Intérieur voilé des intérieurs
Naviguer *de peu*, regagner
Et reprendre. *Donc*.

Entendre réentendre le tintement
Musique répétitive à la Philip Glass
Avec le coude ami, partage de maintenant
Zinc ou formica.

Jean-Pierre Sintive

17 mars 2019

Etienne Faure

Silence

Avec une extrême attention mêlée de discrétion Antoine fut longtemps ce poète qui lisait sobrement, baissant presque la tête, tout à sa lecture, puis s'effaçant de la lumière où il venait, contre son gré aurait-on dit, d'être plongé.

C'est à ses côtés au salon de la revue où nous avons été conviés pour une rencontre autour de quelques revues que je l'approchais une première fois de plus près, en présence d'Yves di Manno et de Jean-Baptiste Para, pour parler de nos expériences des revues et prendre part au débat organisé par Rehauts sur « la revue de création ». Chacun avait à dire sur cette essentielle question des revues et de leur rôle dans l'écriture et la lecture. Antoine, avec cette présence et cette bienveillance à la fois, parla avec concision, comme à son habitude, et eut ce mot net, incisif pour évoquer l'une des fonctions des revues : « un sas ». Passa un ange. Sas. On eût dit du Emaz : c'est fou comme les poètes ressemblent à leurs mots, disant cette fois-là encore combien les revues lui permettaient de « mettre les textes dehors, pour voir si ça tient » et plus tard, selon les retours et les regards extérieurs, de « remettre son ouvrage sur le métier ».

Tout était dit, en quelque sorte, de ce poète à l'écriture faite de silences et de halos intenses autour des mots. Et de doute.

Silence. Impensable d'être bavard aux côtés d'un auteur si dense et par ailleurs lecteur avisé et généreux - nous sommes beaucoup à le savoir, grâce à l'accueil complice et fidèle de *Poezibao*.

Lors de dédicaces au marché de la Poésie où ailleurs, après un long échange –il n'était pas avare en écoute- il signait son mot au crayon à papier. Au bord de l'effacement, et pourtant là, plein regard. Nous nous entretenions régulièrement par voie satellitaire et également postale, échangeons nos livres. Il signait volontiers ses messages d'un chaleureux : « Bonne énergie à toi ».

Un ange passe. Au Portugal cela se dit, nous apprend Raoul Ruiz à propos du silence, « un poète meurt ».

Juste un temps ; un silence.

Etienne Faure

17 mars 2019

Michel Durigneux

Rochefort sur Loire à la fin des années 90. Je photographie Antoine pour la première fois. L'homme est appuyé contre un mur décrépi, une cigarette à la main près du visage, le regard concentré.

« Cet œil, de l'autre côté, m'intrigue autant que celui du lecteur. » m'écrit-il.

Antoine n'est pas bavard, il m'intimide un peu. Son travail aussi. Mais tout sonne juste. Le style est concis, économe. Derrière une forme d'austérité se cache un être généreux, drôle souvent, honnête toujours. On l'apprend peu à peu. On découvre la jovialité, l'écoute, l'attention aux autres. A ses côtés, on grandit. Sans dogme. Dans l'intelligence.

Lors de nos réunions pour la revue N47, son jugement est précieux et sûr. Une expression revient souvent à propos d'un poème, d'un livre ou d'une œuvre d'art : *« ça tient ! »* Ces deux mots aujourd'hui résonnent et m'accompagnent.

Oui, Antoine Emaz, l'homme et le poète, « ça tient ».

Michel Durigneux

17 mars 2019

Antoine Bertot

on est
dans un bris de vivre

on est on dure on a
appris à tenir
là

« 1.12.98 », *Soirs*

J'ai rencontré Antoine Emaz à Chambord, en février 2013. Il était grippé, fiévreux, mais était venu, malgré tout, dire des extraits de carnets, des poèmes et surtout, avait-il précisé, échanger avec des lecteurs. Il était là comme si la fatigue de ce jour ne tenait pas face à son engagement, devant une cinquantaine de personnes, de faire vivre son écriture et circuler l'émotion de la poésie. Tant pis, donc, pour la fatigue.

A la suite de la discussion, Antoine signait ses livres. Comme à son habitude, il discutait d'abord, soucieux de répondre justement aux mots des lecteurs, pour ensuite écrire, avec précision, avec précaution, des lignes qui ne soient pas vides, mais bien adressées. Je lui tendis *Soirs*, lui précisai avoir écrit un mémoire universitaire sur ses textes. Il prit note bien sûr mais, très vite, posa cette question : « Et vous, vous écrivez ? », tout à l'écoute qu'il était, généreux, de la poésie en travail, de l'énergie qui en naît. Voilà où est l'essentiel – voilà où vivre.

Antoine Bertot

17 mars 2019

Didier Cahen

Bleu nuit

1985. En lisant *L'ère des vents*, je découvre quelques pages d'un dénommé Antoine Petit-Emaz... Fureur et désespoir devant ce texte compact, d'une densité parfaitement mesurée, effet de miroir devant cette langue d'une belle simplicité qui colle si bien aux mots de tous les jours : jamais entendu ce nom là, mais voilà un type qui se permet d'écrire ce que j'essaye d'écrire depuis pas mal de temps et pire encore, bien mieux que je n'en ai jamais rêvé ! 15 mars 2019, un peu d'humour et de vérité vraie pour dire comme je le peux la perte d'une partie de moi-même... Comment séparer l'homme et l'œuvre ? Sa gentillesse, son authenticité, sa modestie non feinte, cette façon bien à lui, rien qu'à lui d'habiter sa cuisine, d'entretenir son jardin, de rhabiller le corps, d'articuler le peu de nom des choses pour secréter une émotion contenue ; et malgré tout, son franc-parler, l'intime besoin d'écrire ou de décrire ce qui est, de le donner « comme c'est », son énergie farouche (*sic*) pour continuer à *dire* sans tout à fait parler ; cette énergie tout aussi bien mise au service de l'autre dans le désir inextinguible de lire tout ce qui paraît, d'accompagner chacun de nos nouveaux livres, de lire en nous mieux que nous ne savons le faire. Et de l'écrire, bien sûr, dans des notes exemplaires. Bref... Antoine nous manque déjà. Printemps pourri. Le vent souffle dehors. Le *ciel bleu ciel* est devenu bleu nuit.

Didier Cahen

17 mars 2019

Thierry Guichard

On oublie souvent que les poètes, comme les rois, ont deux corps. Antoine Emaz a laissé sa défroque à la mort, à peine plus qu'une *Peau* de chagrin sur un corps qui rêvait à sa propre absence. Les poèmes qu'Antoine Emaz avait arrachés à sa nuit, resteront. Ils sont des flèches qui inventent leur cible. Des traits tirés entre un dedans et un dehors. Et la poésie a fait ceci : le dedans d'un homme est devenu le dedans de tous ceux qui l'ont lu, le lisent, le liront. Les poèmes d'Antoine Emaz ne faisaient pas grand cas de la défroque d'Antoine Emaz. Orpailleurs du sang, de la boue, de la nuit, scrutateurs au ras du monde, les poèmes d'Antoine Emaz extraient de leurs plongées profondes l'essentiel de ce qu'est l'expérience de vivre. Peu de mots, peu de souffle ; mais l'essentiel. Cet essentiel est le deuxième corps du poète : il se tient dans les livres qu'il a écrits. Avec quoi aujourd'hui, avec quoi demain, d'autres rois viendront fabriquer de nouvelles flèches peut-être, des poèmes encore pour nous remettre en vie.

Thierry Guichard

17 mars 2019

Dominique Rabaté

Pour Antoine

À chaque deuil, le même sentiment de vide en constatant que le monde, le nôtre, celui que nous partageons, s'est appauvri. Appauvri d'une présence singulière irremplaçable, d'une tonalité unique. D'un destinataire virtuel, de quelqu'un dont on attendait pour ainsi dire par ses livres ou ses textes des nouvelles. L'appauvrissement est évidemment fonction du degré de proximité que nous avons avec celui qui nous a quittés. Je n'étais pas un proche. J'avais rencontré Antoine à Gênes en 2008. Je me souviens de deux longues discussions avec lui et Jean-Louis Giovannoni. Je me souviens de son sourire, de ses cigarettes, des verres de vin pris ensemble, de sa façon de parler, avec un accent à lui, une manière sans affectation de dire les choses. Je me souviens de sa vivacité, de son acuité, de sa présence, de sa concentration, non sur lui-même mais pour ouvrir le dialogue.

Antoine ressemblait donc à ses poèmes, la même exigence, la même modestie lucide, la même tension. Quand je le revoyais, j'étais heureux qu'il soit là, parce qu'il me donnait comme dans ses livres la sensation qu'un peu plus d'air passait dans le monde. Cette respiration, c'est dans ses poèmes maintenant que j'irai la retrouver.

Dominique Rabaté

17 mars 2019

Bernard Bretonnière

VINGT-QUATRE DÉFINITIONS D'ANTOINE EMAZ
In memoriam

ATTENTE. « L'attente a toujours été chez moi une position d'écriture. » (« Notes de travail » dans *303 arts recherches créations* n° 123, 2012)

BOUGER. « *Bouger n'est que vaine dépense d'énergie, illusion de puissance.* » (« Poème du mur » dans *En deçà*, Fourbis, 1990)

CRITIQUE. « Ne pas confondre activité critique et activité poétique : elles sont bien sûr liées et se nourrissent l'une l'autre, mais elles demeurent profondément différentes. La critique est une activité secondaire qui demande des acquis, la poésie est une activité primaire qui va vers ce qu'elle ne sait pas. » (*Cuisine*, *publie.net*, 2012)

CULTURE. « La culture, c'est le clavier ouvert devant, orgue ou piano comme on voudra. » (*Cuisine*)

ÉCRIRE. « Écrire est un verbe d'action. » (*Flaques*, Centrifuges, 2013)

ÉTÉ. « *L'été vie ouverte fériée* » (*RAS*, Tarabuste, 2001)

EXPÉRIMENTAL. « Expérimental ne veut pas dire compliqué, cela veut dire expérimental. » (*Cuisine*)

FATIGUE. « La fatigue, c'est une lente mise en mouvement de la vase de tête. » (*Cuisine*)

FORME. « La forme doit être une irruption accentuée ; assez forcée pour qu'elle s'imprime, pas assez imprimée pour qu'elle retombe aussi vite dans le déjà lu, faux neuf, mode sans nerf... » (*Cuisine*)

GÉNIE. « Le génie, c'est peut-être une capacité d'écart, de grand écart, sans se rompre les os. » (*Flaques*)

HOMME. « Homme : oignon. » (*Lichen, lichen*, Rehauts, 2003)

JOURNAL. « *Journal, archipel ; notes, îles seules.* » ('Notes de travail' dans '303 arts recherches créations')

LECTURE. « La lecture est d'abord la rencontre de deux subjectivités, comme dans la vie. » (*Cuisine*)

LITTÉRATURE. « La littérature est bien moins affaire d'évasion que de lucidité. » (*Cuisine*)

LIVRE. « Un livre, c'est de l'inachevé fermé. » (*Cuisine*)

LYRISME. « Le lyrisme, c'est le lié. » (*Flaques*)

NEUTRE. « Le neutre, c'est de l'être pur. » (*Flaques*)

ORGUEIL. « L'orgueil, c'est de l'identité positive, à usage interne, strictement. [...] L'orgueil est affaire entre moi et moi. » (*Flaques*)

POÉSIE. « La poésie est et n'est pas un confessionnal. » (*Cuisine*)

POÈTE. « Poète : celui qui s'efface. » (*Lichen, lichen*)

RIMBAUD (Arthur). « Rimbaud est un perchiste, un athlète de haut niveau ; il prend sa retraite tôt, conscient de ses limites et de celles de son temps. » (*Cuisine*)

SOLITUDE. « La solitude n'est pas forcément exil, elle peut être règne. » (*Flaques*)

VENT. « Le vent est une affaire de consonnes » (*Cuisine*)

VIEILLIR. « L'impression que vieillir, c'est complexifier la mécanique, une épaisseur cumulée de paramètres qui s'enchevêtrent et se contredisent. Ceci a toujours été, mais en sous-main, sous-conscience. On se confiait au corps sans y penser. Y penser, douter, c'est d'abord ça, vieillir. » (*Cuisine*)

VIVRE. « Vivre est tension, contradiction présente ou alternance d'angoisse et de calme » (*Flaques*)

Bernard Bretonnière

mars 2019

Jean Gabriel Cosculluela

Nuidité du peu

pour Antoine Emaz

*à la fin
qu'est-ce qu'on a donc à voir avec la vie
la mort
on bouge avec ce qui bouge
on se tait avec ce qui reste
il n'y a pas grand-chose d'autre*

Antoine Emaz

Nous faisons nu
avec le monde,
la vie,
le mot.
Nous cherchons
un chant
pauvre.
Peu de mots.
Nous serrons
ce peu de mots
pour habiter
dans les yeux,
les mains,
le temps
qu'il fait,
le temps
qui reste.
Nous parlons
bas
pour trouver
notre absence.

Tu te souviens
de ses mots
*Partout où j'ai passé
J'ai trouvé mon absence (1).*

Dans peu de mots,
n'avons-nous
pas déjà
ce qui commence,
ce qui finit ?
A l'angle du silence,

immanents,
imminents.

Nous passons
notre temps
pour trouver
une absence.

Chaque mot
passe
à travers nous,
déjà silencieux.

Nouons
chaque mot
à nous
dans
un mouchoir de silence (2)
au tournant
d'un chemin.

Pourquoi
ne pas se perdre
dans une question de terre,
dans une question de lumière ?

Jean-Gabriel Cosculluela

7 mars 2019

1. Pierre Reverdy
2. cante jondo

Gérard Noiret

Mes rapports avec Antoine Emaz se limitent à une rencontre lors d'une Fête du Livre et aux entretiens téléphoniques que nous avons eus en 2015, quand je l'ai invité à intervenir dans *La Nouvelle Quinzaine Littéraire*. Cela a suffi pour que je sente combien sa pensée, fondamentalement concentrée sur l'écriture, s'était débarrassée des forces nombrilistes de l'égo. Il reste à mes yeux celui qui a su utiliser le parler quotidien et ses silences pour édifier une œuvre qui tire sa force de la matité et du monotone. Avec lui pas d'écart, pas de stupéfiant image, pas de formalisme, mais une rigueur jamais démentie qui fait dire aux petits mots un mal-être existentiel dont ils ne sont même pas l'antidote. Emaz a travaillé le langage comme un mineur de fond, explorant une veine dont il n'y avait, avant lui, nul prodige à attendre. Dans sa confrontation avec ce qui n'a pas de définition possible, éliminant le poétique, il a redéfini l'essentiel et a découvert, comme du Bouchet, une autre énergie.

Gérard Noiret

Martin Rueff

L'homme, je l'ai trop peu connu. Reverdy nous rassembla un jour. Antoine Emaz me frappa comme il frappait chacun en son intensité ramassée, image de ses livres cailloux qui sont là à concentrer notre attention quand l'estime qui se portait à la personne doit maintenant exhaler « le cri qui nie que l'amitié puisse cesser de vivre ».

La revue *Poésie* rendra l'hommage dû à Antoine Emaz.

En attendant, au moment de l'oraison, je veux me souvenir des extraordinaires lignes que Jean Starobinski écrivait en 1942 au moment de commenter des poèmes de Jouve. C'était son premier article. Il avait 22 ans. Un critique naissant parle ici pour un qui fut poète jusqu'à ses dernières heures opposant son courage et l'opiniâtreté de l'art à l'écroulement.

L'acte poétique, en ce temps de frustration, est l'un des derniers actes libres qui appartiennent encore à la personne. Et c'est l'honneur de la poésie qu'elle soit la dernière possession de l'homme après qu'on lui a tout arraché, qu'elle soit radicalement liée à cette espérance et à cette angoisse fondamentales qui persistent en l'homme tant que le souffle persiste, et que ses justifications se confondent avec les justifications de toute vie. Ce qui est plus, l'acte poétique, lorsqu'il ouvre sur une aventure et un risque pléniers, aura le pouvoir de restituer l'homme à son destin, - à un destin où, à vrai dire, rien n'est apaisé, rien n'est pour lui résolu d'avance, mais où il éprouvera du moins comme une responsabilité et comme une sommation le seul fait de sa présence en face de l'incendie et de l'écroulement. L'acte poétique constitue la réponse que l'événement veut étouffer et accabler en nous sous la conviction d'une fatalité absurde. Que cette réponse soit fondée sur l'espoir, sur la colère, ou sur les nostalgies de l'être blessé, qu'elle soit un appel interjeté auprès de la mémoire la plus profonde ou encore auprès de l'absolu, elle attestera toujours la part inaliénable de l'être, l'ultime ressource intérieure où la victime trouve la force de surmonter la douleur et de conférer à la mort inévitable le sens d'un accomplissement et peut-être d'une victoire »⁵.

Parce qu'il fut l'un de ses derniers actes libres, parce qu'il exprima sa possession quand tout lui était progressivement arraché, parce qu'il resta lié à une espérance et à une angoisse fondamentales, parce qu'il se confond avec les justifications de toute une vie et ouvre à un risque plénier, parce qu'il s'est dressé en face de l'incendie et de l'écroulement (intérieurs bon sang), parce qu'il a résisté à la fatalité absurde et lui a permis peut-être un temps de surmonter la douleur, *Limite*, le livre d'Antoine Emaz de 2016 reste pour moi l'exemple même de l'acte poétique

Martin Rueff

⁵ Ce texte est extrait de la recension de *Porche à la nuit des Saints* de Pierre Jean Jouve, in *Suisse contemporaine*, Lausanne, n° 3, 1942, p. 247-251. Il est repris dans *La Poésie et la guerre, 1942-1944, 1999*, Genève, Zoé, p. 21-27. C'était le premier texte de Jean Starobinski.

Marik Froidefond

Je suis entrée en poésie avec Antoine Emaz. Je veux dire dans la poésie contemporaine, dans sa lecture et dans l'écriture.

Caisse claire, livre de poche au sens propre, trimballé un nombre incalculable de fois de la chambre au métro, de la table (de jardin, de chevet, de travail, de cuisine) à la salle de cours. Puis les autres livres, un à un.

Emaz présent presque à chaque chapitre de ma thèse sur la « suite » en poésie et musique. Ce qui aurait pu sembler incongru, sauf qu'il écrit ceci dans *Lichen lichen* : « *D'où le poème non comme envol mais ligne brisée, [...] et retour à la forme suite pour seul, presque silence, basse continue ou toute forme de persistance.* »

Emaz au cœur de mon premier article, sur la poétique de la bouche fermée, écrit alors que ma mère venait de faire un accident cérébral et de perdre la parole. Entre « *deux bouchées de silence* », sa « *parole de corde* ». Comprendre tout à coup et douloureusement que oui, la poésie « *devient nécessaire dès lors que la vie se révèle impraticable.* »

Emaz au programme de mes premiers cours de littérature comparée à Strasbourg, puis de mes premiers cours à Paris 7. Toujours la même force auprès des étudiants. Déboussolés (par « Boue » en particulier). Émus, bousculés. J'allais dire conquis, mais requis est plus juste.

Emaz au détour de tant de conversations avec Gérard Titus-Carmel, Ludovic Degroote, Jean-Patrice Courtois.

Emaz pour poser la question de ce que peut la poésie, dans l'avant-propos du dernier collectif que j'ai dirigé, *Formes de l'action poétique*. Ces mots cités au seuil : « *La poésie n'annule rien, elle ne desserre pas l'écrou, mais elle permet de le dire, et en cela elle est bien une forme de liberté, c'est-à-dire un refus de la résignation et de l'écrasement.* »

Emaz, jeudi 7 mars 2019, les poèmes de *Peau* pour ouvrir la séance de mon séminaire « Poésie, arts, politique ». Partager avec les étudiants, la gorge nouée.

Emaz, ce soir, dans le train qui repart de Sète, après la première lecture publique de mes poèmes. Tristesse qui se mêle à la petite fête de publier ce premier livre avec François-Marie Deyrolle, l'éditeur de *C'est, Entre, Boue*.

Emaz rencontré plusieurs fois au marché de la poésie, revu à Lille. Mais je suis restée dans l'incapacité, malgré les années, de dépasser mon inhibition : échangé quelques mots, pas plus. Pas pu non plus lui envoyer mes textes à l'adresse qu'il m'avait écrite sur le carnet que j'ai toujours. Ma timidité à la mesure de son importance.

Chaque semaine cependant, guetter ses notes de lecture sur *Poezibao*. Chaque mois d'octobre les rassembler toutes pour préparer le travail annuel pour le Prix Kowalski. Chaque mois de juin, guetter à l'angle de l'allée, Place Saint Sulpice.

(Cette semaine, se faire avoir : rien. Ce sera pareil au printemps, à l'automne.)

Quelques phrases gardées en mantra et répétées quand ça vacille – aux étudiants, à l'ami qui ne sait plus, en soi. Par exemple (en vrac) :

« *La peau est toujours trop étroite, on ne s'y habitue pas.* »

« *Prenons la poésie comme une question ouverte, autant qu'elle le reste, c'est plus simple. Quand on en vient aux principes, on n'est jamais très loin des gourdins, massues, matraques...* »

« *Forer dans le cliché comme dans une dent, jusqu'à ce que cela fasse mal et que l'expérience redevienne sensible.* »

« *Si une œuvre reste active, c'est que [...] elle a trouvé une force-forme capable un peu durablement de s'adresser au lecteur et de le mettre en route.* »

« *Tenir le non, ne pas finir tête basse.* »

« *En attendant, on écrit pour respirer un peu.* »

Les garder serrées dans le poing, dans la gorge, pour la suite.

Marik Froidefond

Lionel Destremau

Que dire d'Antoine Emaz, sinon les rencontres & croisements au fil des ans. Contacts avec le texte d'abord, la découverte d'*En Deça*, marché de la poésie 91, puis *C'est*, transmis par François-Marie Deyrolle en 92, et depuis la lecture suivie, de livre en livre, chez divers éditeurs. Et des intersections multiples, textes critiques sur sa poésie dans la revue ou les éditions Prétexte, son invitation à participer à un numéro Reverdy pour Tarabuste, à venir à Angers devant des bibliothécaires, lui venant à Bordeaux pour un atelier, ... ou encore en 2007, le publier chez Points, réunir en édition de poche, accessible à un large lectorat, ses premiers livres, cette *Caisse claire* postfacée par J-P Courtois et qui résonne encore... Et de temps à autres, selon l'occasion, un verre à partager, un dîner, une soirée, et des mots, des regards, de simples moments communs de temps, de gestes d'amitié ou d'écoute, cette attention aux autres dont il savait faire preuve, poursuivant son sillon d'écriture, l'interrogeant sans cesse dans ses carnets, ses *lichens*... Il y aurait à dire encore sur ce peu, ce trop rare des échanges, la vie suivant son cours d'éloignement, ce « sans intérêt » des circonstances biographiques, et cependant à distance, l'affection amicale persistante, qui n'avait besoin de se dire, ni je ni tu, Emaz englobait l'autre dans ce *on* vivant, pas d'image *visible* mais présence-absence qui nous accompagne, dans la lecture de signes justes : un compagnonnage qui se poursuit."

Lionel Destremau

Florence Trocmé

La mort d'Antoine Emaz, je le savais mais je m'en suis rendu compte mieux encore en composant ce dossier avec Ludovic Degroote, est un vrai séisme et ébranle en profondeur notre monde poétique. En raison de ce qu'il était et pour la haute qualité de son œuvre.

Pour moi Antoine est essentiel (je me refuse à employer l'imparfait, son œuvre et son influence profondes sont là). Il m'a encouragée et soutenue très tôt dans le projet de *Poezihaio*, qu'il a contribué à faire connaître et grandir avec les remarquables et si nombreuses notes de lecture qu'il a données au site ; il m'a parfois conseillée, en toute discrétion et toujours à ma demande. Il était juste, en tout. Comme la justesse d'une voix ou d'un instrument de musique. Juste dans son attitude, dans les rapports avec les autres, juste dans son jugement, sachant dire le bon et ouvrir des voies pour le moins bon.

Dans le travail personnel comme dans le travail professionnel, il a été, est et demeurera une profonde source d'inspiration. Une référence et un référent. Que j'ai souvent éprouvé si proche, malgré l'absence, dans ces quinze jours qui viennent de s'écouler. Où il n'est plus là mais où j'ai senti pouvoir m'adresser à ce qu'il fut et est pour moi, pour avancer, choisir, accueillir, soutenir, donner.

Florence Trocmé

18 mars 2019